

# Synthèse

Maurice CHAMPAGNE

Vous me permettez d'abord quelques remarques. La première pour vous dire que mon fils me conseillera sûrement d'accepter le titre de « père de la politique familiale », que l'on a généreusement repris pour me présenter à ce symposium.

La deuxième est pour m'excuser de vous présenter une synthèse qui, étant donné l'ampleur des travaux que vous venez d'accomplir et leur qualité, ne sera qu'une ébauche de synthèse, une esquisse. Pour n'être qu'un peu exhaustif, il me faudrait nommer tellement de personnes et d'interventions, et rendre compte aussi bien des tables thématiques, des kiosques, du dossier des résumés de communications, des conférences, des panels, que des travaux en ateliers. Et heureusement le résumé des ateliers d'échanges sur les orientations de la recherche vous a déjà été présenté.

Ma troisième remarque est une confidence. Précieuse. J'ai l'habitude de dire que les deux plus beaux et les deux plus difficiles métiers de la vie sont ceux de parents et d'enseignants. Je dois en ajouter un troisième : celui de chercheur-e. Et quand je parle des chercheur-e-s, je ne pense pas qu'aux universitaires et aux spécialistes oeuvrant en d'autres milieux de recherche, mais à ceux et celles qui, avec des moyens extrêmement réduits, font le dur labeur des organismes communautaires, des groupes-terrain, au coeur du vécu des hommes et des femmes, des parents et des enfants, qui font les familles, qui sont les familles.

Chercheur-e-s, pourquoi ? Pour comprendre ? Comprendre le pourquoi et le comment de la vie et de la société à cette première source qu'est la Famille ? Comprendre le pourquoi et le comment de cette folie extraordinaire qui nous fait mettre des enfants au monde. Voyez-vous, il y en a qui s'étonnent de la dénatalité - qui en ont l'obsession jusqu'à vouloir davantage une politique de natalité au Québec qu'une vraie politique familiale - pourtant, moi, je m'étonne encore de la natalité...

Cela dit, mon *essai* de synthèse comprendra cinq points. Cinq résumés de significations.

### 1. Le premier est pour nous rappeler la fonction de *rassemblement* de ce symposium.

Ce symposium a été conçu et vécu pour dresser des *ponts*. Ponts entre les chercheur-e-s, les organismes familiaux et parafamiliaux et les organismes subventionnaires. Dieu sait si nous en avons besoin.

Ponts entre les chercheur-e-s eux-mêmes, elles-mêmes. Que de fois n'avons-nous pas entendu, pendant le symposium, des affirmations démontrant même qu'il est plus facile à telle université de savoir ce que l'on fait aux États-Unis en matière de recherche sur la famille... qu'au Québec. L'invraisemblable est monnaie courante ! Et malgré cela, il y a encore des personnes responsables qui hésitent à s'engager auprès du pouvoir politique pour recommander, dans l'intérêt public, une structure de mise à jour et de mise en commun de nos recherches sur la famille...

Ponts entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée. Entre la famille comme « institution » et les familles comme « cellules premières » de la vie en société. Entre la culture masculine et la culture féminine, ces deux mondes séparés, au coeur de la dramatique familiale et sociale. Ponts entre les familles, les écoles et les milieux de travail, ces trois milieux de vie, où les personnes deviennent ce qu'elles sont, où la société se fait ou se défait, à la mesure de l'harmonisation des politiques visant ces trois milieux. Ponts entre le public et le privé, que nous avons hélas l'habitude de séparer, reléguant les familles et l'expérience parentale au privé, à l'intime, en le dissociant abstraitement, dans la tête de dirigeants et de penseurs désincarnés, de leurs conditions sociales de développement.

C'est quand il y aura de plus en plus de recherches faisant état des fossés que nous creusons socialement, culturellement, économiquement, et dans lesquels s'embourbent nos familles et nos couples, que nous éprouverons davantage le besoin de construire les ponts qui nous manquent dans notre corps social, comme manqueraient au corps humain des artères pour conduire le sang dans tous nos espaces vitaux. Du point de vue de la vie et de la survie des familles, le Québec est un corps social disloqué, mal oxygéné, malgré les petits progrès dont nos leaderships sociaux commencent à vouloir se représenter la nécessité...

Les communications de recherche présentées à ce symposium, les exposés, les discussions en ateliers, aussi bien que l'informel contextuel auquel j'ai été sensible pendant ces deux jours, l'ont montré.

- 2. Mon deuxième point : ce symposium a aussi indiqué que ses objectifs se situaient dans un contexte d'urgence. Urgence de rattrapage. La ministre elle-même y a fait allusion. Et une chercheure, et non la moins expérimentée, a parlé « d'éclipse » de la famille dans le monde de la recherche comme dans nos valeurs sociales.**

Bien sûr le Québec vient de franchir, dans le dernier quart de siècle, une mutation sociale d'une ampleur et d'une rapidité quasi sans précédent. Nous accumulons maintenant des championnats, ou presque, dans la transformation de la natalité, du mariage et de l'union de fait, dans les séparations et les divorces, dans l'accès subit des femmes au marché du travail – avec le maintien d'écartes inacceptables entre les salaires des hommes et ceux des femmes – dans la stagnation des revenus des familles et, jusque dans la violence faite aux femmes, où les recherches les plus sérieuses – il faut le dire à l'époque des manifestes de « salop » – montrent, par exemple, qu'au Québec 1 femme sur 8 est battue, comparativement à 1 sur 9, au Canada. Mutation de la réalité ? Libération de l'information sur la réalité ? Quoi qu'il en soit, c'est un fait, le Québec accumule les championnats d'une dramatique humaine qui doivent nous laisser songeurs collectivement, et justifier l'intensification de la recherche sur l'essentiel, dont plusieurs des artisans et des artisanes sont rassemblés à ce symposium. En y venant, je lisais, par exemple, dans le projet de rapport du Comité Bouchard sur l'enfance, que notre moyenne de suicides chez les jeunes a doublé dans les dix dernières années par rapport à la moyenne canadienne. De fait, j'avais vérifié cela d'abondance quand je dirigeais le Secrétariat à la famille et que l'on m'avait invité à prononcer

une conférence sur « La famille et la culture nord-américaine » à l'Unesco, en décembre 1987, dans le cadre de la Conférence internationale organisée par l'Union internationale des organismes familiaux. Plusieurs d'entre vous en ont pris connaissance. – Mais j'avais été frappé, une fois de plus, en faisant rassembler les données statistiques, de voir la transformation radicale de la famille québécoise et sa parenté plus proche de la famille américaine que de la famille canadienne.

En reprenant l'image de « l'éclipse » de la famille, et sans vouloir donner mauvaise conscience à qui que ce soit, je veux tout de même rappeler que l'une des tares de notre révolution culturelle québécoise du dernier quart de siècle est dans notre mépris et dans notre oubli de la famille et du couple. Nous récoltons les fruits de la société suicidaire que nous sommes devenus. Car, pour mépriser la famille et le couple, il faut avoir l'esprit, et le coeur, suicidaires. Et à cet égard, je crois que notre intelligentsia de gauche, à qui il arrive trop souvent de classer la famille comme valeur de droite – alors que c'est, comme le couple, une valeur sans âge, mais à libérer de toutes les idéologies qui veulent l'exploiter à droite et à gauche – je crois, dis-je, que notre intelligentsia nous a plongé-e-s collectivement dans une dramatique aussi sombre que la grande noirceur dont nous avons voulu sortir au cours des années cinquante et soixante...

Oui, il y a urgence de rattrapage, notamment pour le monde de la recherche, et pour notre intelligentsia de leadership social. « Il faut que l'Esprit souffle sur la glaise », la glaise de la culture sociale québécoise actuelle, pour reprendre la formule du poète pilote à la recherche de l'enfant... « petit prince »... Mozart assassiné par nos nouvelles armes de bêtise sociale. Ceci dit, en espérant qu'on ne m'en veuille pas trop, à certains moments, de me ménager de petits « envols » personnels au coeur de cette synthèse...

3. **Troisièmement, il est clair que, face au nécessaire rattrapage que je viens d'évoquer, ce symposium vise un objectif précis, qui a été évoqué à maintes reprises : vous donner un mécanisme de coordination, une structure de concertation de la recherche sur la famille. D'aucuns et d'aucunes remarqueront sans doute que j'ai bien pris la précaution de ne pas parler d'un « institut de recherche », cette dernière institution que j'aurais voulu laisser avant mon départ du Gouvernement...**

Mais je suis si heureux de voir qu'aujourd'hui, par les gens qui se sont rassemblés ici, le même objectif est réaffirmé, avec tout son poids collectif.

Et les objectifs spécifiques de cette structure de coordination de la recherche et de sa diffusion sont affirmés avec précision :

- a. mettre en communication les chercheur-e-s entre eux et entre elles, d'une part, et d'autre part, entre eux et les organismes familiaux et parafamiliaux (les organismes parafamiliaux étant ceux qui s'occupent, par exemple, des jeunes, des rapports hommes-femmes, des personnes âgées, des personnes handicapées, vues dans leur insertion familiale);
- b. faire l'inventaire de nos recherches sur la famille et sur le parafamilial dont, il faut le rappeler, on nous a dit mieux connaître la réalité américaine que québécoise...
- c. faire connaître les recherches et les diffuser, notamment pour empêcher qu'elles ne restent figées sur les tablettes des Universités et des organismes spécialisés de recherche.
- d. vulgariser les recherches pour mieux les diffuser, comme si l'on se donnait la capacité de rendre comestible (pour ceux et celles à qui l'on en doit les résultats, le langage souvent spécialisé, voire hermétique, de nos recherches;
- e. dégager des priorités de recherche, dans l'immense univers des besoins; – ce qui est clairement l'objectif le plus difficile – ...

... Car la matière est immense, oui, et c'est peut-être l'une des plus complexes et des plus difficiles, dans l'univers même de la recherche, en sciences humaines, face au comportement humain. Ce sera l'objet de mes deux derniers points.

#### **4. La matière de la recherche sur la famille et sur le parafamilial est immense donc, multiforme, multisectorielle, essentiellement pluridisciplinaire.**

À cet égard, notons d'ailleurs au passage une évolution, que l'on a bien soulignée pendant le symposium, en montrant comment les sujets de recherche sur la famille s'étaient, dans les dix dernières années seulement, multipliés et enrichis, à la mesure même de la prise de conscience progressive de ce qu'est vraiment la réalité familiale.

Je ne ferai pas l'énumération des sujets des 68 communications de recherche présentées au symposium. Mais je voudrais indiquer qu'en tentant de les classer et de les regrouper, je n'ai pas pu les réduire davantage qu'à 23 groupes;

- des sujets de sociologie générale (mutation, structures, cycles de vie familiale, relations à l'Église et à l'État) - 13 communications sur 68 -;
- les relations parents-enfants - 9 sur 68 -;
- la violence familiale et conjugale - 8 sur 68 -;
- la relation aux grands-parents - 5 -;
- le soutien communautaire à la famille - 5 -;
- les problèmes économiques - 4 -;
- la diversité culturelle et ethnique - 3 -;
- l'avortement - 2 -;
- la relation famille-école, le mariage et l'union de fait, la séparation, le logement - 2 communications chacun -;
- la garde partagée, la garderie, les loisirs, la relation travail-responsabilités parentales, la paternité, la sexualité, le rapport hommes-femmes (indépendamment de la séparation et de la violence), les N.T.R., les enfants déficients, la télévision dans la famille, la politique familiale, - 1 communication chacun -.

Il est intéressant de noter que j'ai fait cette répartition à partir des résumés des communications, résumés substantiels toutefois et fort bien faits, d'une part, et avant de prendre connaissance d'un classement par un comité du symposium qui, lui, d'autre part, regroupe les 68 communications sous neuf thèmes seulement. Neuf thèmes beaucoup plus généraux, comme on l'aura constaté dans les dossiers, tels que « famille et société », « famille et politiques socioéconomiques », « problèmes familiaux et problèmes sociaux », « services sociaux et solidarités »...

Outre l'explication des raisons factuelles qui peuvent expliquer les deux types de classifications, on pourrait ouvrir un débat intéressant sur leurs différences et montrer comment les façons des uns et des autres, des unes et des autres, d'envisager les thématiques de recherche peuvent être déterminantes. Au point non seulement d'orienter la recherche mais d'influencer les conceptions qu'on se fait de la famille et de son développement surtout dans les milieux où l'on prend des décisions sociales,

politiques et économiques qui affectent les familles individuellement et l'institution familiale comme telle.

Par exemple, et bien que l'échantillonnage des 68 communications soit un peut le reflet du hasard et de la spontanéité de l'initiative individuelle de ceux et celles qui ont adressé une communication au symposium, on pourrait soulever de multiples questions sur des sujets extrêmement importants quant à leur incidence familiale et qui n'apparaissent qu'une fois dans les 68 communications. Pensez seulement à la paternité, aux services de garde, à la sexualité, à la télévision, dont le rôle dans la famille est devenu quasi aussi déterminant que celui des parents..., aux rapports hommes-femmes... que l'on continue à mon humble avis de mésestimer. Cela me frappe chaque fois qu'il m'est donné d'étudier les analyses que l'on fait de la famille au Québec.

Je vous pose une seule question, pour situer les grands axes de la recherche sur la famille : *est-ce que l'on ne devrait pas s'entendre sur le fait que les deux grands axes de la réalité familiale, indépendamment même des types de familles (biparentales, mono, reconstituées...), sont la relation hommes-femmes et la relation parents-enfants ?*

Permettez-moi d'aller un autre instant au-delà de ce symposium et de vous souligner que les dossiers apparemment sérieux sur la famille, au Québec comme au Canada, depuis vingt ans au moins, qui escamotent, par inconscience ou biais idéologique de leurs auteur-e-s, l'impact des rapports hommes-femmes sur le devenir de nos familles et de nos couples, sont innombrables. Aussi faussés que nombreux.

Qu'est-ce donc que l'analyse sociale sérieuse et la recherche sociale sérieuse, qui ne déforme pas la réalité qu'elle observe, c'est-à-dire qui, notamment, ne la réduit pas aux mesures idéologiques et doctrinaires des observateurs et des observatrices ?

**5. J'en viens à mon dernier point, à savoir que la recherche sur la réalité familiale est l'une des plus complexes et des plus difficiles qui soit.**

Dans le peu de temps qu'il me reste, je dirais que la recherche sur la réalité familiale – et je parle délibérément de « réalité familiale » plutôt que de famille – est essentiellement une *recherche intégrée*, intégratrice. Intégratrice des ensembles vivants et relationnels complexes dans lesquels toute famille se développe.

J'attire votre attention sur quatre aspects qui illustrent cette nécessité et que votre symposium porte au grand jour.

1. Faire de la recherche sur la famille, c'est faire de la recherche sur l'entité familiale, saisie comme unité de relations entre au moins un parent et un enfant et comme premier milieu de vie, en relation avec les deux autres milieux prioritaires que sont l'école et le milieu de travail des parents.

*Cela signifie, en clair, que faire de la recherche sur les membres de la famille individuellement et comme groupes sociaux, ne signifie pas de soit qu'on fait de la recherche sur la famille. Il en est ainsi d'une foule de recherches sur la famille. Il en est ainsi d'une foule de recherches sur les enfants, sur les adolescents, sur les personnes âgées, sur les personnes handicapées.*

Il en est d'ailleurs de la recherche comme des politiques sociales. On a longtemps eu au Québec et au Canada des politiques sociales pour individus et groupes sociaux qui étaient a-familiales ou même anti-familiales. Si j'ai accepté en 1984 de devenir sous-ministre « à l'élaboration » de la politique familiale, c'est, entre autres motifs, parce que je croyais qu'il fallait rompre avec des politiques sociales a-familiales et se donner une politique familiale intégrée et intégratrice. Et malgré le chemin parcouru avec la politique familiale que nous avons finalement réussi à implanter, je dis bien et seulement « implanter », il serait encore possible, sous certaines pressions toujours à la mode, que le Québec se dote d'une « politique de l'enfance » qui deviendrait a-familiale, voire a-parentale. (Et c'est pourquoi, incidemment, je demanderais aussi, à ceux et celles qui liront le merveilleux rapport du groupe dirigé par mon ami Camil Bouchard, s'il est possible de croire à un « un Québec fou de ses enfants »... qui ne soit pas d'abord un Québec « fou de ses parents » ?)

2. Faire de la recherche sur la famille, c'est faire de la recherche relationnelle, du strict point de vue intra-familial. On sait la complexité que cela représente du point de vue de l'augmentation des variables dont il faut tenir compte. Variables de générations, de sexes, de cycles de vie, de psychologie du comportement, et encore, et encore...
3. Faire de la recherche sur la famille, c'est forcément faire de la recherche sur les conditions de développement de la personne et de la société, et saisir le spécifique familial comme réalité



charnière entre le personnel et le social. C'est donc faire une recherche sur des réseaux de vécu, à volets multisectoriels et pluridisciplinaires. Une certaine mode de la recherche très « pointue » risque de nous faire enfoncer la pointe dans le vide... le vide d'une sur-spécialisation qui a perdu le contact avec la vie...

Le temps ne me permet pas d'aligner les exemples...

4. Faire de la recherche sur la famille, c'est être capable de distanciation éthique, notamment en relation avec ses idéologies personnelles sur la famille, sur le couple, sur les rapports hommes-femmes, sur les rapports intergénérationnels, sur le rôle social des parents.

Distanciation éthique entre ses idéologies et l'orientation que l'on donnera à une recherche, entre son vécu et cette orientation.

Nous savons tous et toutes que l'on peut être honnête en se donnant telle ou telle hypothèse de recherche, tout en choisissant de vérifier *un* aspect de la réalité familiale ou conjugale marqué par ses convictions personnelles ou par son vécu. Que d'intervenants prodiguent des conseils à des clients sous l'influence de leur propre vécu familial ou d'une rupture conjugale non assumée. Le même problème ne se pose-t-il pas aux chercheur-e-s ?

Et s'il y a eu, pendant tant d'années, cette « éclipse » de la famille, non seulement dans le monde de la recherche, mais dans l'enseignement universitaire, ne serait-ce pas dû en bonne part à des attitudes idéologiques ?

*En terminant*, je voudrait seulement vous parler encore de « ponts » et « d'espoir ».

Ponts entre les chercheur-e-s et les représentant-e-s des organismes et des groupes familiaux et parafamiliaux. On aura constaté à plusieurs moments pendant le symposium un certain nombre de difficultés vécues par les uns et les autres : difficultés de langages séparés, d'isolement, d'approches. En même temps, on a reconnu de part et d'autre la nécessité d'apprendre à travailler ensemble. À cet égard, le symposium lui-même a été vu comme un pontage, c'est-à-dire un pont provisoire, mais à rendre permanent.

Ma plus grande impuissance, peut-être, comme « père de la politique familiale » – ceci dit sans jeu de mots pour associer paternité et impuissance... – c'est sans doute de ne pas avoir réussi là où ce symposium pourrait précisément réussir : en vous donnant, en nous donnant collectivement ce mécanisme, cette structure, ce lieu de coordination de la recherche sur la famille.

Avec vous tous et vous toutes, avec les organisateurs et les organisatrices de ce symposium, dont les André Thibault, Guimond Cliche, Gilles Pronovost et Ruth Laliberté-Marchand – la très grande personne, la très grande professionnelle, sans qui nous ne serions peut-être pas là aujourd'hui – je voudrais vous dire qu'il n'est pas suffisant pour moi « d'espérer » que ce symposium se perpétue en un lieu permanent. Je veux vous supplier de le créer le plus tôt possible ce lieu permanent et, pour ce faire, de convaincre ceux et celles qui ont le pouvoir d'agir à cette fin, pour le bien commun, pour le mieux-être de l'institution familiale et des familles individuellement, pour l'humanisme qui nous manque. Merci.